ROUSSEAU'S RADICAL IDEALISM: OR HOW TO BETTER THE WORLD THROUGH DUPLICITOUS MEANS

CORBETT, NICOLE.

Candidate au doctorat en littérature et langue française à l'Université de McGill

Abstract: Were it necessary to choose two words that could capture the philosophy of Jean-Jacques Rousseau, these two words would have to be *truth* and *nature* for, in his works, this philosopher does more than assert that he, and he alone, possesses truth in its entirety. He equally maintains that his sole desire lies in sharing this truth with human kind, that we might rediscover our true nature, one that we have long ago forgotten. However, upon closer examination of two of his major works, *Emile or on Education* and *The Social Contract*, both published in 1762, a surprising contradiction is brought to light. In these treatises, he makes the child and the people believe that they are free when he is merely using rhetoric to manipulate them. This paper attempts to shed some light on this troubling contradiction.

Key words: 18th century French literature, philosophy, Jean-Jacques Rousseau, truth, duplicity

Résumé: S'il était nécessaire de choisir deux mots pour saisir l'essence de la philosophie de Jean-Jacques Rousseau, ces mots seraient certainement *vérité* et *nature*, puisque dans ses ouvrages, le philosophe fait plus qu'affirmer qu'il détient – et que lui seul détient – la vérité dans son entièreté. Il soutient également que son seul désir réside dans le partage de cette vérité avec l'humanité et qu'il est possible pour nous de redécouvrir notre vraie nature, celle que nous avons oubliée depuis longtemps. Cependant, l'analyse attentive de deux ouvrages majeurs de Rousseau, *Émile, ou De l'éducation* et *Du contrat social* – tous deux publiés en 1762 –, met en lumière une contradiction surprenante. Dans ces traités, Rousseau fait croire à l'enfant et au peuple qu'ils sont libres, alors qu'il ne fait qu'utiliser la rhétorique afin de les manipuler. Le présent article vise à faire la lumière sur cette contradiction troublante.

Mots-clés: Littérature française du 18^e siècle, philosophie, Jean-Jacques Rousseau, vérité, duplicité

The Arab Spring, the Global Occupy Movement, the Maple Spring, Idle No More. Participants involved in these movements sought to bring about radical change. The core tenets of these movements were not unanimously accepted, and when an overwhelming majority rejected them, as was sometimes, or perhaps always the case, the movement failed to effect the desired change. Close to three hundred years ago, Jean-Jacques Rousseau also sought to bring about radical change. As Rousseau asserts throughout much of his work, the human race was no longer living in accordance with its nature. The equality and freedom¹ of natural man had been replaced by need, avarice, oppression, desires and pride. Natural man, in other words, had become a slave, and change would be necessary to free him from his chains. Rousseau was not, however, confident that a corrupt human race would embrace the change he was proposing². He was left with a predicament. According to him, change was needed, but the human race would most likely remain blind to the need for change. Rousseau's *Emile* and *The Social Contract*, his two educational treatises, may offer a solution to this problem. This paper will begin by exploring the nature Rousseau attributes to the human race in order to better understand how, in these two treatises, he deviates from his own principles. It will then ask why. Is Rousseau providing his readers with a feasible way of bringing about radical change, one that today's readers could apply to their own society? One that would have ensured the success of the Arab Spring, the Global Occupy Movement, the Maple Spring and Idle No More?

A LONG FORGOTTEN NATURE

Much of Rousseau's thought on human nature – a nature that has remained unidentified due to observations based on present, corrupt society³ – is outlined in his discourses; most notably in his *Discourse on Inequality*, where he differentiates between two states of nature: the pure state of nature and the state of nature⁴. In the pure state of nature, very little separates natural man from the animals that share his environment. As Rousseau describes such a person, “Les seuls biens qu’il connoisse dans l’Univers, sont la nourriture, une femelle, et le repos ; les seuls maux qu’il craigne, sont la douleur et la faim ; Je dis la douleur, et non la mort ; car jamais l’animal ne saura ce que

1. Rousseau seems to be speaking not of positive freedom, but of negative freedom, or freedom from external restraint.

2. In *Discours sur les sciences et les arts*, Rousseau states that he would continue to write even though he thought it was unlikely that his efforts would ever bring about substantial change: “Je vais donc reprendre le fil de mes idées et continuer d’écrire ainsi que j’ai toujours fait, comme un Etre isolé qui ne désire et ne craint rien de personne, qui parle aux autres pour eux et non pas pour lui, comme un homme qui chérit trop ses frères pour ne pas haïr leurs vices, et qui voudroit qu’ils apprissent une fois à se voir aussi méchants qu’ils sont, pour désirer au moins de se rendre aussi bons qu’ils pourroient être. Je sais fort bien que la peine que je prends est inutile, et je n’ai point dans mes exhortations le chimérique plaisir d’espérer la réformation des hommes [...] Mais j’aime mieux éssuyer leurs railleries que de partager leurs fautes, et quoi qu’il en puisse être de leur devoir, le mien est de leur dire la vérité ou ce que je prens pour l’être” (Rousseau, 1964: 104).

3. Rousseau maintains that his contemporaries “ont transporté à l’état de Nature, des idées qu’ils avoient prises dans la société ; Ils parloient de l’Homme Sauvage et ils peignoient l’homme Civil” (Rousseau, 1964: 132).

4. According to Rousseau, the state of pure nature and the state of nature may never have existed. It nevertheless remains important to reflect on how they would have been in order to compare human nature in its purest form to human nature in present society: “Commençons donc par écarter tous les faits, car ils ne touchent point à la question. Il ne faut pas prendre les Recherches, dans lesquelles on peut entrer sur ce Sujet, pour des vérités historiques, mais seulement pour des raisonnemens hypothétiques et conditionnels : plus propres à éclaircir la Nature des choses qu’à montrer la véritable origine, et semblables à ceux que font tous les jours nos Physiciens sur la formation du Monde” (Rousseau, 1964: 132-133).

c'est que mourir" (Rousseau, 1964: 143). Human beings, like animals, were incapable of reason. They were also incapable of possessing a moral conscience. This did not, however, render them "wicked". The natural human, who, according to Rousseau, did not know the meaning of inequality, wandered the forest "sans industrie, sans parole, sans domicile, sans guerre, et sans liaisons, sans nul besoin de ses semblables, comme sans nul désir de leur nuire, peut-être même sans jamais en reconnoître aucun individuellement" (Rousseau, 1964: 159-60). And, more importantly, he wandered the forest in freedom, one of the most fundamental elements of human nature. According to Rousseau, the human race, whose only desire was to live and remain idle, would not even be able to comprehend the words *servitude* and *domination*⁵. Freedom was, in fact, what differentiated people from animals. While animals also possessed freedom, it was not absolute, as was natural man's. Natural man was free to resist or to acquiesce to nature's voice, a choice that animals were unable to make: "La nature seule fait tout dans les operations de la Bête, au-lieu que l'homme concourt aux siennes, en qualité d'agent libre. L'un choisit ou rejette par instinct, et l'autre par un acte de liberté ; ce qui fait que la Bête ne peut s'écarter de la Regle qui lui est prescrite, même quand il lui seroit avantageux de le faire" (Rousseau, 1964: 141).

This ability was, however, what enabled natural man to evolve and to enter into the state of nature, a state quite different from the one he had formerly occupied. Language, a fixed residence, familial relations, a primitive society, for example, characterized this state, but the human race still retained the fundamental elements of its original nature, such as its equality and freedom. It would have been in the best interests of humanity, Rousseau states, had people not progressed beyond this point, but human kind, he believed, continued to develop until they reached what he describes as a state of war, a state of perpetual conflict brought about by rampant inequality. As he describes it,

les plus puissans ou les plus misérables, se faisant de leur force ou de leurs besoins une sorte de droit au bien d'autrui, équivalent, selon eux, à celui de propriété, l'égalité rompue fut suivie du plus affreux désordre ; c'est ainsi que les usurpations des riches, les Brigandes des Pauvres, les passions effrénées de tous étouffant la pitié naturelle, et la voix encore foible de la justice, rendirent les hommes avarés, ambitieux et méchans. Il s'élevoit entre le droit du plus fort et le droit du premier occupant un conflit perpétuel qui ne se terminoit que par des combats et des meurtres. (Rousseau, 1964: 176)

In this state, no one was free, neither the poor, nor the rich:

D'un autre côté, de libre et independent qu'étoit auparavant l'homme, le voilà par une multitude de nouveaux besoins assujéti, pour ainsi dire, à toute la Nature, et surtout à ses semblables dont il devient l'esclave en un sens, même en devenant leur maître ; riche, il a besoin de leurs services ; pauvre, il a besoin de leurs secours, et la médiocrité ne le met point en état de se passer d'eux. (Rousseau, 1964: 174-75)

5. In the *Discours sur l'inégalité*, Rousseau illustrates this idea with the following example: "Si l'on me chasse d'un arbre, j'en suis quitte pour aller à un autre ; Si l'on me tourmente dans un lieu, qui m'empêchera de passer ailleurs ? Se trouve-t-il un homme de force assés supérieure à la mienne, et, de plus, assés dépravé, assés paresseux, et assez féroce pour me contraindre à pourvoir à sa subsistance pendant qu'il demeure oisif ? Il faut qu'il se résolve à ne pas me perdre de veüe un seul instant, à me tenir lié avec un très grand soin durant son sommeil, de peur que je ne m'échappe ou que je ne le tue : c'est-à-dire qu'il est obligé de s'exposer volontairement à une peine beaucoup plus grande que celle qu'il veut éviter, et que celle qu'il me donne à moi-même." (Rousseau, 1964: 161)

It was at this point that human kind should have, according to Rousseau, joined together and formed a society in accordance with their nature, one that fully respected their natural equality and freedom⁶. Instead, the rich created a ruse with the social contract to better enslave the poor and encourage the continuation of inequality.

Through the use of rhetoric, the rich succeeded in convincing the poor that the contract they had presented them with would ensure their freedom and the poor shackled themselves in this rhetorical untruth, completely unaware that they had consented to a state of perpetual slavery⁷. Given the role of rhetoric in enslaving the human race, it is not surprising that Rousseau would express an aversion towards its use. In the *Discourse on the Sciences and the Arts*, he proclaims this art to have been born out of ambition, hate, flattery and lies (Rousseau, 1964: 17).

But what is surprising is that in *Emile* and *The Social Contract*, the same author encourages both governors and legislators to use rhetoric. In fact, it is through the use of rhetoric that governors and legislators are to give their charges the appearance of freedom while they surreptitiously manipulate them to act in accordance with their will and learn the lessons they would have them learn. Rousseau writes the following in *Emile*: “Prenez une route opposée avec votre élève ; qu’il croie toujours être le maître et que ce soit toujours vous qui le soyez. Il n’y a point d’assujettissement si parfait que celui qui garde l’apparence de la liberté” (Rousseau, 1969: 362). Similarly, in *The Social Contract*, he requires the legislator to ensure that “les peuples [...] obéissent avec liberté et portassent docilement le joug de la félicité publique” (Rousseau, 1964: 383). The similarity between the rich, who according to Rousseau used rhetoric to surreptitiously deprive the poor of their freedom, and Rousseau’s model governor and legislator, who use rhetoric to make their charges believe they are free while they manipulate them, is unexpected, and goes against the nature he ascribes to human kind. That is, unless he believed that, just as the rich used rhetoric to enslave their fellow human beings, he would have to use it to free them. What better way to free people who do not even know they are slaves? In other words, he believed that the cure existed in the disease itself.

6. Whether Rousseau accords both negative and positive freedom to people in society is debatable.

7. “Le riche pressé par la nécessité, conçut enfin le projet le plus réfléchi qui soit jamais entré dans l’esprit humain ; ce fut d’employer en sa faveur les forces même de ceux qui l’attaquoient, de faire ses défenseurs de ses adversaires, de leur inspirer d’autres maximes, et de leur donner d’autres institutions qui lui fussent aussi favorables que le Droit naturel lui étoit contraire [...] ‘Unissons-nous’, leur dit-il, ‘pour garantir de l’oppression les foibles, contenir les ambitieux, et assurer à chacun la possession de ce qui lui appartient [...] En un mot, au lieu de tourner nos forces contre nous mêmes, rassemblons les en un pouvoir suprême qui nous gouverne selon des sages Loix, qui protégé et défende tous les membres de l’association, repousse les ennemis communs, et nous maintienne dans une concorde éternelle.’ Il en fallut beaucoup moins que l’équivalent de ce Discours pour entraîner des hommes grossiers, faciles à séduire [...] Tous coururent au devant de leurs fers croyant assurer leur liberté [...] Telle fut, ou dut être l’origine de la Société et des Loix, qui donnèrent de nouvelles entraves au foible et de nouvelles forces au riche, détruisirent sans retour la liberté naturelle, fixèrent pour jamais la Loi de la propriété et de l’inégalité, d’une adroite usurpation firent un droit irrévocable, et pour le profit de quelques ambitieux assujétirent désormais tout le Genre-humain au travail, à la servitude et à la misère.” (Rousseau, 1964: 177-78)

In order to manipulate the child and the people without their knowledge and in order to manipulate them while giving them the illusion of freedom, Rousseau instructs governors and legislators to make use of two rhetorical devices: the ethos (the manner in which the speaker is to present himself or herself as a figure of both authority and veracity) and the pathos (the speaker's appeal to the emotions of the audience). The third rhetorical device, the logos (the speaker's rational argument and the logic of his or her discourse) is, curiously enough, absent.

The hidden manipulation Rousseau proposes in *Emile* and *The Social Contract* relies first and foremost on the ethos put forward by the governor and the legislator, who are to present themselves as individuals incapable of deception. It is of the utmost importance for both governors and legislators to be perceived in this manner by their charges. Their manipulation would be more likely to be discovered if they were perceived to be anything other than truthful. In *Emile*, Rousseau outlines the ethos the governor should adopt in regards to the child. The latter should consider him to be a man who is incapable of deception, which will inspire the confidence, loyalty and love of his pupil. As Rousseau states: "Une longue expérience l'a convaincu qu'il est aimé de son conducteur, que ce conducteur est un homme sage, éclairé, qui voulant son propre bonheur sait ce qui peut le lui procurer. Il doit savoir que pour son propre intérêt il lui convient d'écouter ses avis" (Rousseau, 1969: 539). The confidence, loyalty, and love of the child will, in turn, render him completely blind to the governor's manipulation, which is quite extensive:

Le pauvre enfant qui ne sait rien, qui ne peut rien, qui ne connoit rien, n'est-il pas à vôtre merci ? Ne disposez-vous pas par raport à lui de tout ce qui l'environne ? N'êtes-vous pas le maître de l'affecter comme il vous plait ? Ses travaux, ses jeux, ses plaisirs, ses peines, tout n'est-il pas dans vos mains sans qu'il le sache ? [...] il ne doit vouloir que ce que vous voulez qu'il fasse ; il ne doit pas faire un pas que vous ne l'ayez prévu, il ne doit pas ouvrir la bouche que vous ne sachiez ce qu'il va dire. (Rousseau, 1969: 362-63)

The governor controls every aspect of the child's life: his wants, his actions and his speech. In *The Social Contract*, the legislator is presented as a god:

Pour découvrir les meilleurs regles de société qui conviennent aux Nations, il faudroit une intelligence supérieure, qui vit toutes les passions des hommes et qui n'en éprouvât aucune, qui n'eût aucun rapport avec notre nature et qui la connût à fond, dont le bonheur fût independent de nous et qui pourtant voulut bien s'occuper du notre ; enfin, qui, dans le progrès des tems se ménageant une gloire éloignée, put travailler dans un siecle et jouir dans un autre. Il faudroit des Dieux pour donner des loix aux hommes. (Rousseau, 1964: 381)

In presenting himself in such a manner, the legislator acquires one of the most truthful ethoi possible, which is that of a god or, at the very least, as someone able to communicate with the gods⁸.

8. In the *Méditations métaphysiques*, Descartes illustrates the difficulty in imagining a deceitful God through his attempt to envision the following : "Non pas que Dieu, qui est tres bon, et qui est la souveraine source de vérité, mais qu'un certain mauvais génie, non moins rusé et trompeur que puissant, a employé toute son industrie à me tromper ; je penserai que le ciel, l'air, la terre, les couleurs, les figures, les sons, et toutes les autres choses extérieures, ne sont rien que des illusions et reveries dont il s'est servi pour tendre des pièges à ma crédulité..." (Descartes, 1852: 67). He ends this thought with the following statement, or : "ce dessein est pénible et laborieux, et une certaine paresse

This is not, according to Rousseau, a novel idea, but a very old one, often used to ensure that “les peuples, soumis aux loix de l’Etat comme à celles de la nature, et reconnoissant le même pouvoir dans la formation de l’homme et dans celle de la cité, obéissent avec liberté” (Rousseau, 1964: 383). The people, who believe the legislator to be a sort of demigod, never call their freedom into question. Like the child, they are completely unaware of the extensive manipulation to which they are subjected.

The principle role of the ethos is to obscure the governor’s and legislator’s manipulation from their charges. To complete this manipulation, to make the child and the people do what the governor and legislator will them to do, one additional tool is required: the pathos, which must be employed in a covert manner, lest it arouse suspicion. In *Emile*, the appeal to emotions is not overt. It is to be the result of several carefully pre-orchestrated scenes set into motion by the governor. As such, it is hardly surprising that Rousseau encourages governors to raise their charges outside of the city, where they will have more control over everything and everyone that surrounds them: “Au village un gouverneur sera beaucoup plus maître des objets qu’il voudra présenter à l’enfant ; sa réputation, ses discours, son exemple auront une autorité qu’ils ne sauroient avoir à la ville : étant utile à tout le monde chacun s’empressera de l’obliger, d’être estimé de lui, de se montrer au disciple tel que le maître voudroit qu’on fut en effet” (Rousseau, 1969: 326)⁹. While these pre-orchestrated scenes are numerous, it is possible to elaborate on a few involving Rousseau’s model governor and his model child, Emile, for whom the treatise was named. The first of these scenes takes place in Robert’s garden. Here, the governor’s goal is to ensure that Emile will respect the property of others. Things begin simply enough. The governor instructs Emile to plant his seeds in Robert’s garden, although, unlike the governor, he is completely unaware that the garden is Robert’s. He is also unaware that the governor has already spoken to Robert and explained the role he is to play in the deception. When Emile returns to water his seeds, he finds that they have been destroyed; someone has torn them out of the ground. The emotions this causes him to feel are violent, as can be seen in the following passage:

Un beau jour il arrive empressé et l’arrosoir à la main. Ô spectacle ! ô douleur ! toutes les fèves sont arrachées, tout le terrain est bouleversé, la place même ne se reconnoit plus. Ah qu’est devenu mon travail, mon ouvrage, le doux fruit de mes soins et de mes sueurs ? Qui m’a ravi mon bien ? Qui m’a pris mes fèves ? Ce jeune cœur se soulève ; le premier sentiment de l’injustice y vient verser sa triste amertume. Les larmes coulent en ruisseaux ; l’enfant desolé remplit l’air de gémissemens et de cris. On prend part à sa peine, à son indignation ; on cherche, on s’informe, on fait des perquisitions.
(Rousseau, 1969: 331)

Following this incident, Robert admits that he was responsible for destroying Emile’s seeds, but with good reason. When Emile used his garden to plant his beans, he destroyed the priceless melons that had already been planted there. As he tells Emile, “J’avois semé là des melons de Malthe dont la graine m’avoit été donnée comme un trésor et desquels j’espérois vous régaler quand ils seroient murs : mais voila que pour y planter vos misérables fèves vous m’avez détruit mes melons

m’entraîne insensiblement dans le train de ma vie ordinaire ; et tout de même qu’un esclave qui jouissoit dans le sommeil d’une liberté imaginaire, lorsqu’il commence à soupçonner que sa liberté n’est qu’un songe, craint de se réveiller, et conspire avec ces illusions agréables pour en être plus long-temps abuse, ainsi je retombe insensiblement de moi-même dans mes anciennes opinions...” (Descartes, 1852: 67).

9. “Vous ne serez point maître de l’enfant si vous ne l’êtes pas de tout ce qui l’entoure” (Rousseau, 1969: 325).

[...] que je ne remplacerai jamais" (Rousseau, 1969: 331). With the assistance of his co-conspirator, Robert, the governor succeeds in creating a scenario in which Emile, feeling the same pain he believes he has inflicted on Robert, "learns" the governor's lesson: to respect the property of others.

In another scenario, Emile and his governor encounter a magician at a fair who succeeds in captivating Emile with one of his tricks: a wax duck placed in water that follows, as if by magic, a piece of bread. Emile eventually discovers the secret to the trick (a needle placed in the duck turns it into a sort of magnet, which the magician leads with iron hidden in the bread) and returns to the fair, eager to demonstrate that he, too, is capable of leading the duck. The magician congratulates Emile and invites him to return the following day to conduct another demonstration. Emile, who can hardly wait, invites everyone to attend. Such is his pride. However, the next day, the duck does not follow him; instead, it turns and runs. The day following Emile's disappointment, the magician visits the child and his governor in order to complain of their conduct: "Ma foi, Messieurs, si j'avois quelque autre talent pour vivre," he states, "je ne me glorifierois guère de celui-ci" (Rousseau, 1969: 439). These words cause Emile to feel ashamed of his pride. At first glance, this example may seem somewhat different than the previous one. While the magician uses Emile's emotions, most notably his shame, to put an end to his vanity, there is no direct evidence in the text that would suggest this scenario had been pre-orchestrated by the governor. The only clue is a brief statement Rousseau makes near the end of this example: "Tout le detail de cet exemple importe plus qu'il ne semble" (Rousseau, 1969: 440). The real clue is found included in the notes, in the guise of a criticism addressed to M. Formey, who did not realize that the governor was responsible for instigating Emile's encounter with the magician, and for the reprimand the latter addressed to his pupil:

Ai-je dû supposer quelque lecteur assez stupide pour ne pas sentir dans cette reprimande un discours dicté mot-à-mot par le Gouverneur pour aller à ses vues ? A-t-on dû me supposer assez stupide moi-même pour donner naturellement ce langage à un bâteleur ? Je croyois avoir fait preuve au moins du talent assez médiocre de faire parler les gens dans l'esprit de leur état. Voyez encore la fin de l'alinéa suivant. N'étoit ce pas tout dire pour tout autre que M. Formey ? Cette humiliation, ces disgraces, sont donc de ma façon et non pas de celle de Bâteleur. Puisque M. de Formey vouloit de mon vivant s'emparer de mon Livre, et le faire imprimer sans autre façon que d'en ôter mon nom pour y mettre le sein ; il devoit du moins prendre la peine, je ne dis pas de le composer, mais de le lire. (Rousseau, 1969: 1421)

According to Béatrice Durand-Sendrail, Formey was not the only reader unaware of the governor's involvement¹⁰. It sometimes seems that Rousseau's ideal governor surreptitiously manipulates Emile with such deftness that even the reader is unaware of the manipulation that is occurring.

Passages outlining how legislators are to use pathos to manipulate the people are less numerous, which is hardly surprising given the fact that *Emile* is roughly six times longer than *The Social*

10. She adds: "Et, quoi qu'en dise Rousseau, le sens de l'épisode n'est pas évident. Deux cents ans plus tard, le critique américain Robert Ellrich affirme avoir soumis le texte à trente-deux lecteurs qui ne connaissaient pas l'Émile. Aucun n'a fait l'hypothèse d'une intervention cachée du précepteur. Il est vrai que même pour un lecteur attentif, la première impression de lecture est troublante. Alors qu'à tant d'autres moments, Rousseau décrit avec une minutie complaisante les stratagèmes du maître, le lecteur est ici désorienté par l'absence totale de clins d'œil [...] En dépit de ces affirmations ultérieures de Rousseau, le texte proprement dit laisse certainement place au doute" (Durand-Sendrail, 1997: 49).

Contract. In this work, the pathos emanates from the religious element of the legislator's identity. According to Ghislain Waterlot, "la religion appartient à la sphère des passions, dans la mesure où elle tient à l'amour, à l'espérance et à la crainte" (Waterlot, 2010: 8). The legislator need only to present himself as a sort of demigod, or as someone capable of communicating with the gods, in order to surreptitiously appeal to the people's emotions and manipulate them into accepting the legislation he puts forward. A people will follow the commandments of their god because of their love for him or her, their hope that their obedience will be rewarded, and their fear of punishment.

An examination of these works shows how governors and legislators are to use the ethos and the pathos to manipulate their charges. It does not, however, indicate the reasons for this deception, and Rousseau himself never stated clearly why the former are to use rhetoric to manipulate their charges when he has already stated that freedom is one of the core tenets of human nature. This is not entirely surprising. Rousseau was not an author who sought to explain every aspect of his work to the public. In fact, Rousseau himself stated, "Souvent la plupart de mes Lecteurs auront du trouver mes discours mal liés et presque entièrement décousus, faute d'apercevoir le tronc dont je ne leur montrais que les rameaux. Mais c'en étoit assez pour ceux qui savent entendre, et je n'ai jamais voulu parler aux autres" (Rousseau, 1964: 106). Why then does he go against his principles? Setting aside any thoughts that Rousseau was unaware of this contradiction, which seems quite unlikely¹¹, there are certain indications that governors and legislators are to deprive their charges of their freedom in order to restore them to their nature¹², and give them real freedom. Apart from the fact that governors and legislators are to give the illusion of freedom to those they manipulate (meaning that, in a way, Rousseau is respecting their natural freedom) and the fact that their manipulation does not appear to stem from self-interest, but from a desire to reform – Emile is taught important lessons through the governor's manipulation; the people receive solid legislation from the legislator –, there is one indication in particular that supports this line of reasoning: the complete absence of the logos in both the governor's and legislator's manipulation.

The absence of the logos, which would normally accompany the ethos and the pathos, suggests that Rousseau considers both the child and the people to be incapable of reason (the child is too young and the people too corrupt)¹³. In such a situation, any change would have to come from some sort of manipulation and logical arguments would have little or no effect¹⁴. Supporting this hypothesis are two passages in *Emile*, which follows the model child, Emile, to the end of his education. When the child reaches the age of reason (an age when he does not possess reason in its

11. Jonathan Marks, referring to Arthur Mezler, remarks: "In the course of our argument, we have noticed instances in which Rousseau cannot fail to understand he is contradicting himself. As Arthur Mezler has pointed out in a somewhat different context: 'It strains credulity to think that [Rousseau] could have been simply unaware of the obvious contradictions that every college freshman sees in his works'" (Marks, 2005: 91).

12. Rousseau is not of the opinion that the human race can go back to the pure state of nature once it has left this state. He does, however, assert that society, once established, must find a way to respect the fundamental elements of human nature. It is to human nature in society, although pale in comparison to the pure state of nature, that the child and the people will be returned to.

13. Neil Saccamano makes the following observation: "Condillac even denied 'convaincre' was essential to ancient orators in public assemblies: 'devant une multitude que divers intérêts agitent, il ne faut qu'émouvoir' because 'elle ne raisonne pas'" (Saccamano, 1992: 724).

14. Rousseau's educational treatise can be seen in two ways. Children who had already begun to grow up in a corrupt society would have to be manipulated into changing. However, Rousseau's educational treatise would also apply to children who had not yet been corrupted. In such a case, the governor's manipulation would serve to protect the child from the society and ensure that his nature remain intact.

entirety, but is capable of reasoning), the governor explains the manipulation he has been subject to. Emile, quite unexpectedly, thanks his governor, and insists that he continues to watch over him until his education is completed: "Ô mon ami, mon protecteur, mon maître ! reprenez l'autorité que vous voulez déposer au moment qu'il m'importe le plus qu'elle vous reste ; vous ne l'aviez jusqu'ici par ma faiblesse, vous l'aurez maintenant par ma volonté" (Rousseau, 1969: 651). In addition, at the end of his education, when Emile possesses reason in its entirety, the governor makes the following statement to his charge: "Jusqu'ici tu n'étais libre qu'en apparence ; tu n'avais que la liberté précaire d'un esclave à qui l'on n'a rien commandé. Maintenant sois libre en effet ; apprends à devenir ton propre maître" (Rousseau, 1969: 818). These passages seem to suggest that it is impossible to give real freedom to the child, or explain how he might go about acquiring it. Manipulation in *Emile* and *The Social Contract* should thus be seen as a necessary evil, a temporary means to a lasting end.

CONCLUSION

There have always been philosophers who have proposed going against their own principles to bring about the world they desired. Karl Marx and Friedrich Engels, authors of the *Communist Manifesto*, for example, sought to form a free and classless society in which each human being would work not for his or her own betterment, but for the betterment of all. However, they thought it might be necessary to go against their beliefs to see them enacted. To create the free and classless society that they imagined, the proletariat would first have to form a dictatorial class, similar to that of the bourgeoisie they were writing against:

Le prolétariat doit en premier lieu conquérir le pouvoir politique, s'ériger en classe nationale, se constituer lui-même en nation [...] Le prolétariat se servira de sa suprématie politique pour arracher peu à peu à la bourgeoisie tout capital, pour centraliser tous les instruments de production entre les mains de l'État, c'est-à-dire du prolétariat en classe dominante [...] Cela ne pourra se faire, naturellement, au début, que par une intervention despotique dans le droit de propriété et les rapports bourgeois de production, c'est-à-dire par des mesures qui économiquement paraissent insuffisantes et insoutenables, mais qui, au cours du mouvement, se dépassent elles-mêmes et sont inévitables comme moyen de bouleverser le mode de production entier [...] Les différences de classes une fois disparues dans le cours du développement, toute la production étant concentrée dans les mains des individus associés, le pouvoir public perd alors son caractère politique. (Marx and Engels, 1973: 54-57)

Would proponents of the Arab Spring, the Global Occupy Movement, the Maple Spring, and Idle No More have brought about more change, or even more lasting change, had they followed Rousseau's example and depended uniquely on hidden manipulation to bring about the radical change they sought? While there could be no governor or legislator in contemporary society, the underlying principle of Rousseau's idea is plausible. Hidden manipulation could have the ability to change a society, if carried out correctly. But could it bring about the lasting change that Rousseau and these movements desired? Can real change ever be accomplished in such a manner? As Saint Augustine warns:

Il ne faut pas qu'un homme soit converti à la vertu par le vice de celui qui le convertit, car, après sa conversion, il doit lui-même tenir à l'égard des autres la conduite qu'on a tenue envers lui ; par conséquent ce n'est plus au bien, mais au mal qu'on le convertit, quand on lui donne à imiter après sa conversion le modèle qu'on lui a présenté pour sa conversion. (Saint Augustine, 1868: 217)

Regardless of the extent to which Rousseau's model of manipulation *was* and *is* feasible, it does provide readers with at least one important insight. No movement can bring about lasting change without first changing the people that make up society. If change is to be lasting, it has to begin by changing people themselves.

- Descartes, René. "Méditations touchant la philosophie première dans lesquelles on prouve clairement l'existence de Dieu et la distinction réelle entre l'ame et le corps de l'homme." *Œuvres philosophiques de Descartes*. Ed. L. Aimé-Martin. Paris: Typographie de H. Vrayet de Surcy, 1852. 58-94. Print.
- Durand-Sendrail, Béatrice. "Jean-Jacques ou l'aporie du bon maître." *Études Jean-Jacques Rousseau* 9 (1997): 41-57. Print.
- Marks, Jonathan. *Perfection and Disharmony in the Thought of Jean-Jacques Rousseau*. Cambridge: Cambridge University Press, 2005. Print.
- Marx, Karl, and Friedrich Engels. *Manifeste du Parti communiste et préfaces du Manifeste*. Trans. Michèle Kiintz. Paris: Éditions sociales, 1973. Print.
- Rousseau, Jean-Jacques. "Discours sur l'origine et les fondemens de l'inégalité parmi les hommes." *Œuvres*. Ed. B. Gagnebin and M. Raymond. Vol. 3. Paris: Pléiade, 1964. 111-229. Print.
- . "Discours sur les sciences et les arts." *Œuvres*. Ed. B. Gagnebin and M. Raymond. Vol. 3. Paris: Pléiade, 1964. 3-107. Print.
- . "Du Contrat Social." *Œuvres*. Ed. B. Gagnebin and M. Raymond. Vol. 3. Paris: Pléiade, 1964. 394-470. Print.
- . "Émile ou de l'éducation." *Œuvres*. Ed. B. Gagnebin and M. Raymond. Vol. 4. Paris: Pléiade, 1969. 241-877. Print.
- Saccamano, Neil. "Rhetoric, consensus, and the law in Rousseau's 'Contrat social'." *MLN* 107 (1992): 730-51. Print.
- Saint Augustin. *Œuvres complètes de Saint Augustin*. Ed. M. Raulx. Vol. 12. Paris: Bar-le-Duc, 1868. Print.
- Waterlot, Ghyslain, dir. *La théologie politique de Rousseau*. Rennes : Presses Universitaires de Rennes, 2010.